

et des régiments de Briquerville, de Royale-Pologne, de Royal-Piémont, des husards d'Orléans réunis sous le commandement du comte de Thiard.

Le terrain entre le canal et le front des troupes était coupé par des haies et des clôtures de toute espèce; on fit quelques abattis pour la circulation plus facile au milieu de ces retranchements naturels. Auvergne seul qui était à l'extrême gauche avait son front découvert, n'ayant devant lui qu'une assez vaste plaine qu'on appelait la bruyère Campersbrouck. A l'extrémité de cette bruyère, au delà du canal, on apercevait perdue dans la brume, l'abbaye de Clostercamp, où le comte de Chabot avait placé ses grandes-gardes.

Pendant que les troupes s'établissaient au bivouac le marquis de Castries s'occupait à ravitailler Wœsel; le vent, qui toute la journée avait soufflé en rafales, dispersa plusieurs fois la flottille, en poussa une partie sur la rive droite vers Orsoy, et faillit faire chavirer plusieurs bateaux. Cependant à minuit le canon (c'était le signal convenu avec M. de Boislaireau qui commandait le premier détachement du secours) annonça qu'il était entré dans Wœsel.

M. de Castries remettant alors au lendemain le départ de la deuxième fraction, revint à son campement pour donner aux chefs de corps ses dernières instructions sur l'attaque des lignes du prince de Brunswick qui comptait faire en même temps.

Le major général, les officiers généraux et supérieurs, se réunirent autour d'un grand feu qu'on avait allumé à quelques pas de la tente du marquis. Des sentinelles en défendaient l'approche à ceux qui ne devaient pas faire partie de cette réunion.

«Voilà qui est convenu, messieurs, dit M. de Castries après avoir minutieusement expliqué à chacun sa tâche. En tous cas, je vous recommande la plus grande vigilance. J'ai reçu l'avis qu'il pourrait prendre fantaisie au prince héritaire de nous devancer dans nos projets d'attaque. Soyons prêts à tout événement; Auvergne et Piémont surtout qui sont les plus exposés.

— Je réponds d'Auvergne, dit le comte de Rochambeau en souriant, et je ne crois pas que le prince s'y expose il n'y a pas longtemps qu'il m'a fait dire que j'étais son porte-guignon, et qu'il avait beau se lever matin, il trouvait toujours Auvergne sur pied avant lui.

— Vous ne doutez pas, je l'espère, que Piémont ne soit aussi national? » dit M. d'Esparbès de Lussan avec aigreur.

M. de Rochambeau allait répondre; le marquis de Castries lui coupa la parole avec colère.

«Assez, messieurs; pas un mot de plus! Il y a trop longtemps que ces absurdes dé mêes durent; je veux qu'ils cessent, entendez-vous? Je le veux; et s'il le faut, par la sambleu! je jure qu'quiconque éveillera cette querelle, je l'écraserai comme ce tison.»

Il broya du talon de sa botte un des tisons ardents qui avaient roulé du foyer. Puis, après avoir marché quelque temps sans parvenir à vaincre une irritation d'autant plus forte qu'elle avait été contenue, il s'arrêta les bras croisés les yeux étincelants, la tête haute, devant les deux colonels un peu surpris d'une aussi verte réprimande.

«Du reste, messieurs, reprit-il d'une voix brève et dure, puisque vous m'avez mis sur ce sujet, j'ai quelques mots à vous en dire. Aujourd'hui même, une dépêche de Versailles m'eût été tout espoir de sauver M. de Lourmel, si la marquise de Castries n'était arrivée elle-même avec l'ordre du surseoir à l'exécution de mon neveu. Le roi veut que sa grâce devienne un gage de réconciliation entre vos deux régiments. Il est prêt à l'accorder s'ils consentent à se donner la main et à se réunir pour la lui demander. Mais, ajouta le marquis avec un sourire amer, sans doute vos officiers trouveront que leur honneur est intéressé à ce qu'un innocent périsse. Eh bien! soit. Dans ce cas, monsieur de Ségur, vous êtes le plus ancien officier général? Vous prendrez le commandement du corps d'armée après l'affaire de demain, car jamais je ne signerai l'ordre de fusiller le comte de Lourmel. D'ailleurs, je rougirais de commander plus longtemps à des hommes dont les